N° 1 PREMIÈRE ANNÉE Février 1908

REVUE DE PSYCHOLOGIE APPLIQUÉE ET DE PSYCHOPOTENCE

PUBLICATION MENSUELLE, INDÉPENDANTE ET DOCUMENTAIRE

DE

Mentalité et de Psychisme expérimental

Rédacteur en Chef : Léon DEMONCHY, Docteur en Médecine

SOMMAIRE :

DIRECTION :
113, Boulevard Beaumarchais, Paris (3e Arrt)

RÉDACTION & ADMINISTRATION :
78, rue Turbigo (Métro Temple, 3e Arrondissement)

Le Numéro : 50 Centimes

ABONNEMENTS : Paris.................................. 6 francs par an.
— France.................................. 7 — —
— Etranger.................................. 10 — —

Dépôt, Administration, Rédaction, Publicité, 78, rue Turbigo, Station Métro : Temple, Paris (IIIe Arrondt).

Le mardi de 1 heure et demie à 3 heures.

Pour la Correspondance, joindre un timbre pour réponse.

N° 4 PREMIÈRE ANNÉE Février 1908

REVUE

DE

PSYCHOLOGIE APPLIQUÉE & DE PSYCHOPOTENCE

Publication Mensuelle, Indépendante et Documentaire

DE

MENTALITÉ et de PSYCHISME EXPÉRIMENTAL

« Un rien de vérité est chose grande et belle, c'est une place dans l'éternité. »

AVANT-PROPOS

Réponse à quelques objections.

Le mot « Psychopotence » choque quelques oreilles. Sa terminaison n'est pourtant pas chose nouvelle. Rappelons tout d'abord le mot « Omnipotence » que tous acceptent et que personne ne s'avise de traduire par « le gibet du tout ».

Puis « Prépotence », substantif français, qui a sa vie propre, est en usage parmi les savants, et se trouve dans quelques dictionnaires.

Or il signifie « Pouvoir Supérieur ».

Nous aurions pu dire « Psycho-Prépotence » ou « Pouvoir supérieur Psychique. » Mais comme le mot Prépotence signifie plus particulièrement, un pouvoir dont on abuse, c'était créer une confusion qu'il fallait éviter.

Puis l'individu détenteur de pouvoirs psychiques se fut appelé un « Psycho-prépotent », c'eût été un peu long et difficile à retenir.

De ce mot trop long et prêtant à une idée d'abus nous avons fait Psychopotence et Psychopotent ? Où est le mal, puisqu'il répond à un état que nul mot spécial n'a encore défini.

Psychopotence : Tout état dans lequel se manifestent les forces psychiques soit consciemment soit inconsciemment.

Mentalité : Résultante psychique au contact évolutif d'un milieu.

MENTALITÉ DE LA FEMME ENCEINTE

(Suite)

Beaucoup de femmes redoutent la grossesse, car le fait d'être enceinte est chez elles inséparable de la crainte de souffrir.

Est-il juste de croire que les femmes doivent fatalement souffrir soit pendant la grossesse, soit au moment de l'accouchement?

Il y a plusieurs périodes dans la grossesse.

Dans une première période, on remarque des malaises, des vomissements, mais non pas chez toutes les femmes.

Dans une seconde, ces phénomènes s'apaisent pour faire place à un état d'inquiétude, d'énervement, de fatigue, d'impatience, plutôt qu'à de véritables souffrances, à moins d'une période de faux travail.

Dans la dernière, et c'est celle que redoutent le plus les femmes, c'est la période de l'accouchement , et de tout son cortège de douleurs

Les deux premières périodes ne sont pas de nature à faire souffrir au point de chercher à repousser la maternité. Parfois dans le courant et à la fin de la deuxième période, les femmes sont tellement préoccupées, qu'elles croient toujours être arrivées à terme et qu'elles font déranger le médecin, puis tout rentre dans l'ordre.

Mais à part ce cas, en général les deux premières périodes ne sont pas redoutées, car le plus souvent elles se passent sans grand trouble. Il est plutôt rare de voir des femmes obligées de rester étendues sur une chaise longue. Encore est-ce pour prévenir des accidents plutôt que pour remédier à des souffrances non existantes. Que de jeunes femmes enceintes, vont à bicyclette, en automobile, en voyage, sur mer ou font des ascensions en montagne, sans s'occuper de leur état.

Vient le moment de l'accouchement. C'est cette époque qui effraie les femmes et qui leur fait craindre de souffrir à ce point, que beaucoup préfèrent n'en pas courir les risques et se soustraire à la maternité. Pourquoi cette peur? Elle est toute naturelle.

De tout temps les femmes ont beaucoup souffert pour mettre leurs enfants au monde. Or ce que les humains redoutent le plus, c'est la souffrance : tous nous nous efforçons de lui échapper. C'est le grand ressort du progrès, c'est la loi des peuples, comme celle des

individus. Pour s'y soustraire on travaille perpétuellement et on se livre à un labeur effréné.

De plus il y a chez la femme un sentiment de révolte bien compréhensible devant une souffrance qui ne s'explique pas, qui semble contraire aux lois naturelles, et dont elle a le privilège entier et exclusif.

Et d'abord est-il vrai que toutes les femmes souffrent? La pratique médicale nous apprend que les femmes ne souffrent pas toutes au même degré ; que les unes souffrent beaucoup, d'une manière exagérée; les autres peu ; certaines, et c'est l'exception, pas du tout. Ces dernières vous disent avec un sang-froid déconcertant, « moi, je ne me porte jamais si bien que lorsque je suis enceinte ; je ne m'explique pas pourquoi certaines font tant d'histoires pour avoir un enfant. Le seul ennui que j'en éprouve est de quitter ma caisse et d'être en retard dans la tenue de mes livres ».

La souffrance n'est donc pas une nécessité absolue de l'accouchement, et les médecins sont en droit de chercher un moyen capable d'atténuer sinon d'empêcher complètement les douleurs de l'enfantement.

Ce n'est pas chose facile, à beaucoup de points de vue.

On dit, les femmes ont souffert de tout temps; donc la souffrance est nécessaire, on ne peut l'éviter. Les quelques lignes précédentes ont déjà répondu par avance à cet argument.

On ajoute : la femme doit souffrir. C'est un ordre divin. Dieu a dit à la femme, « tu enfanteras dans la douleur » ; et vouloir empêcher la femme de souffrir, c'est violer la loi de Dieu, c'est transgresser ses ordres et ses commandements ; c'est commettre un péché. Or, violer sciemment la loi divine, se soustraire à son ordre, c'est attirer sur soi la colère divine, colère qui s'exercera jusque sur les descendants, puisque Dieu punit ceux qui violent sa loi, jusqu'à la troisième génération.

Ce n'est pas ici le lieu de discuter si réellement Dieu a parlé ainsi ou non, s'il tiendrait aujourd'hui le même langage, mais il a dit autre part de faire aux autres ce qu'on voudrait qu'on nous fît ; les médecins se rallient à ce texte plus moderne en la forme et en l'esprit et l'appliquent, désirant soulager leurs malades dans la mesure où il leur serait possible d'aider leurs femmes et leurs filles.

Il n'est pas oiseux de rappeler qu'il y a eu de grandes controverses à ce sujet, car l'idée religieuse de souffrances obligatoires pour la

femme a été le plus grand obstacle opposé aux médecins lorsqu'ils ont courageusement tenté de diminuer les douleurs de l'enfantement.

Les médecins se sont en effet mis résolument à l'œuvre ; ils ont pensé qu'il leur serait possible et utile de regarder les femmes comme des malades et de leur appliquer les méthodes qu'on emploie avec ces dernières.

Devant les résultats merveilleux du chloroforme qui supprime la souffrance et permet ainsi de tenter des opérations dont on n'aurait pas eu l'idée autrefois, on s'est demandé si l'on ne pouvait pas chloroformer la femme au moment de l'accouchement et ainsi lui épargner les douleurs terribles de cet instant.

Un médecin eut l'audace d'appliquer le chloroforme en ce cas, et de l'administrer à la fin de l'accouchement, alors que les douleurs sont si vives. Il n'en donna pas de grandes quantités, seulement quelques grammes, assez pour annihiler la souffrance, pas assez pour plonger la malade dans un état de chloroformisation profond. La femme fut endormie, l'accouchement eut lieu sans souffrance, et la dose donnée ayant été très légère, l'accouchement fini, la femme se réveilla aussitôt sans aucun des inconvénients d'une chloroformisation profonde. Le résultat fut merveilleux, et comme l'accouchée était de sang royal, on donna à cette opération le nom de chloroforme à la Reine.

Le pays où se passait cet événement étant très religieux, il y eut des luttes et des controverses sans nombre. La Bible fut invoquée : Dieu avait parlé autrefois, et la femme n'avait pas le droit de se soustraire à sa parole ni à ses commandements. Les médecins devaient succomber et leurs applications humanitaires risquaient d'être à jamais repoussées, mais heureusement pour eux, le chloroforme avait été donné à une personne de sang royal. Le principe de droit divin s'inclina devant la majesté royale. Une mode nouvelle était née et le bon ton commanda de suivre un exemple venu de si haut. Les médecins triomphèrent, le chloroforme à la Reine était entré dans les mœurs, et cette révolution pacifique amena des résultats inespérés.

Dans d'autres cas au contraire, il faut donner le chloroforme d'une façon plus audacieuse, il faut le pousser comme on dit, il faut que la femme ne se contente plus d'être étourdie et de perdre la perception des objets extérieurs, il faut qu'elle dorme plus profondé-

ment afin d'amener une résolution parfaite, c'est-à-dire, qu'elle soit inerte et qu'elle ne présente pas la possibilité de faire aucun mouvement, aucune résistance. Un aide est appelé qui donne le chloroforme, et l'accoucheur délivre la femme. Le tout est conduit avec rapidité comme s'il s'agissait d'une opération véritable ; la femme reprend vite connaissance et se réveille surprise ne n'avoir rien senti, au point qu'elle demande si l'on ne va pas bientôt commencer ; elle est toute joyeuse de contempler son enfant reposant chaudement dans son berceau. Comme les suites de couches sont aussi bonnes et que les relevailles se font aussi vite ; que la montée de lait n'est nullement interrompue, et que la femme a retiré le profit de n'avoir pas subi de fatigue ; il est donc tout indiqué de l'endormir, dans certains cas spéciaux ; on lui épargne des douleurs extrêmes et les accidents qui pourraient se produire, si éveillée, elle se débattait dans les souffrances atroces que ne manqueraient pas de provoquer les manœuvres pénibles nécessitées par son état.

LÉON DEMONCHY,
Docteur en médecine, Licencié en droit.

DERMOGRAPHISME

(Suite)

« Trente-cinq secondes après le début de l'expérience la teinte rosée devient d'un rouge foncé :

Une minute et parfois deux minutes après le début, on constate un bourrelet blanc rosé, faisant une saillie de deux millimètres et entouré d'une bordure rouge érythémateuse ;

« A la sixième ou à la septième minute, le bourrelet commence à s'atténuer ; à la vingtième environ le bourrelet a complètement disparu. A partir de ce moment, le tracé est seulement constitué par une ligne très rouge ; il persiste généralement ainsi pendant cinq ou six heures, d'autres fois pendant huit et quatorze heures. »

Quelle est la raison d'être de ces phénomènes qui portent le nom de Dermographisme (de deux mots grecs qui signifient : peau, écrire) ou encore d'autographisme. Il est assez difficile de les expliquer. Il est très aisé de les mettre sur le compte de l'Hystérie, mais se rencontrent-ils toujours chez des hystériques rien n'est moins certain, et constater un phénomène n'est pas l'expliquer. Personnellement j'ai remarqué ce fait chez de nombreuses personnes, et

rien ne m'autorise à dire que tous étaient des hystériques. C'étaient des impressionnables, mais en faire des hystériques, c'est aller trop loin. Un autre ordre d'idées tend à se faire jour, on considérerait ces gens comme des intoxiqués ; ce seraient des tempéraments qui ne se débarrasseraient pas assez largement de leurs impuretés, de leurs poisons organiques.

Pour mieux faire comprendre ces théories il est préférable de rappeler des faits de la vie ordinaire, des faits de tous les jours.

Un monsieur en très bonne santé se met à table et mange de fort bon appétit un plat de coquillages, des moules par exemple. Il a un fort bon estomac et digère parfaitement. Cependant à peine a-t-il mangé quelques moules qu'il se trouve mal à son aise, se sent comme gonflé, étouffe, et doit se soigner très énergiquement. Ce sont de mauvaises moules, dit-il ; des moules qui ont séjourné sur les coques en cuivre de vaisseaux amarrés au port. Et pourtant les autres convives n'ont ressenti aucun inconvénient. Une autre fois il en mange encore ; de nouveau il est incommodé, il a des démangeaisons, et ses ongles tracent sur sa peau de longues bandes rougeâtres. Ses compagnons de table n'ont rien éprouvé de nuisible. Il comprend que seules les moules en sont cause et qu'il ne peut plus en manger. Cependant il les aime beaucoup, les mange avec plaisir ; jusqu'alors il les digérait parfaitement, et maintenant il ne peut plus en prendre ? Il y a donc quelque chose de changé, et puisqu'il doit incriminer les moules qui lui font du mal sans en faire aux autres personnes, il en conclut qu'il y a quelque chose de nouveau dans son tempérament. Il n'a sans doute pas tort.

Ces mêmes phénomènes de démangeaisons, de boursouflures, de petites élevures sur la peau ou de petites lésions sur la langue, la bouche, les lèvres, etc., arrivent à d'autres personnes qui se nourrissent de fromage, de charcuterie, de gâteaux aux amandes, etc.

Nous expliquons ces choses en disant que des aliments d'une nature spéciale renferment certains éléments que les uns digèrent parfaitement et les autres imparfaitement ; que le même individu dans des circonstances différentes telles que la maladie, l'âge, ou le plus ou moins de fatigue des organes de digestion et d'assimilation, présentera des différences notables. Un jour vient où il ne peut plus ni supporter ni digérer ce qu'il absorbait autrefois sans difficulté. On dit que son tempérament a changé.

(A suivre).

Essai de Télépathie Expérimentale

Une mère et son fils séparés par une personne assise entre eux deux, se livrent à des expériences de transmission de pensée.

A titre d'essai, la mère pense à un bouquet.

Le fils répond : Tu penses à un grand espace libre.

— Non.

— A un jardin.

— Non. Cherche encore.

— A un gazon ornementé de plates-bandes.

Ces réponses manquent de précision, et cependant elles sont dans le sens de la pensée de la mère. Il y a assez de rapport entre un bouquet et un gazon, puisque tous deux contiennent des fleurs. Si l'expérience n'a pas complètement réussi, c'est qu'elle manquait de ce qui lui était nécessaire pour arriver à une réponse précise. A quoi pensait la mère ? A un bouquet. Que voulait-elle transmettre ? Le bouquet en lui-même, ou le mot bouquet, sa forme, les fleurs, leurs couleurs, leurs parfums. Toutes choses complexes qui chez elle présentaient un assemblage vague et indéterminé.

Il est bon de tenter des expériences de transmission de pensée, mais pour que la télépathie donne les résultats cherchés, il faut avoir bien déterminé ce que l'on veut transmettre, si c'est une phrase, une pensée, une idée, une chose simple ou un groupement d'objets, de personnes, etc...

Il est préférable, du moins pour commencer, de n'avoir en l'esprit qu'une idée simple. Combien d'expérimentateurs ne sont pas assez versés dans la connaissance des phénomènes de l'esprit pour avoir la chance d'aboutir à un résultat positif.

Il faut de l'entraînement pour se borner à n'avoir qu'une seule idée fondamentale et pour l'y maintenir par l'effort fatigant d'une attention soutenue.

On ne manque jamais d'invoquer la télégraphie sans fil en pareil cas. Si on peut communiquer de la Tour Eiffel à Casablanca sans intermédiaire pourquoi deux cerveaux ne pourraient-ils pas se communiquer à distance. Sans doute ; mais dans la télégraphie sans fil il y a deux instruments, l'un qui envoie les messages, l'autre qui

les enregistre, et leur mécanisme répond à une série de signes très exactement codifiés. Il faut, en télépathie, se placer dans les mêmes conditions. Les deux expérimentateurs doivent aussi se borner à transmettre et à enregistrer, sans vouloir rien ajouter de leur propre fonds, ce qui est déjà difficile ; puis se baser sur un ensemble de sensations parfaitement connues et très simples ; ce qui nécessite un travail énorme et encore imparfaitement précisé. Pourtant il est à ma connaissance des chercheurs qui prétendent avoir réussi.

LES SOIRÉES D'ART

Parmi les meilleurs artistes, faire un choix ; entre les œuvres les mieux écrites présenter les plus dignes d'être connues ; ne pas sacrifier les modernes aux anciens ni les anciens aux modernes, former un programme qui fasse les délices des gens délicats et amoureux du beau, le présenter dans une salle harmonieuse aux bonnes résonnances, et dont les murs sont ornés de peintures qui charment les yeux et impressionnent doucement l'esprit ; voilà le but de Monsieur Barrau lorsqu'il fonda les Soirées d'Art et les installa dans la Salle de la rue d'Athènes. Ce sont de réelles Soirées d'Art, et les raffinés de l'oreille ceux qui aiment la musique non pour le bruit, mais pour elle-même et pour les émotions intimes qu'elle procure, sont sûrs d'être satisfaits.

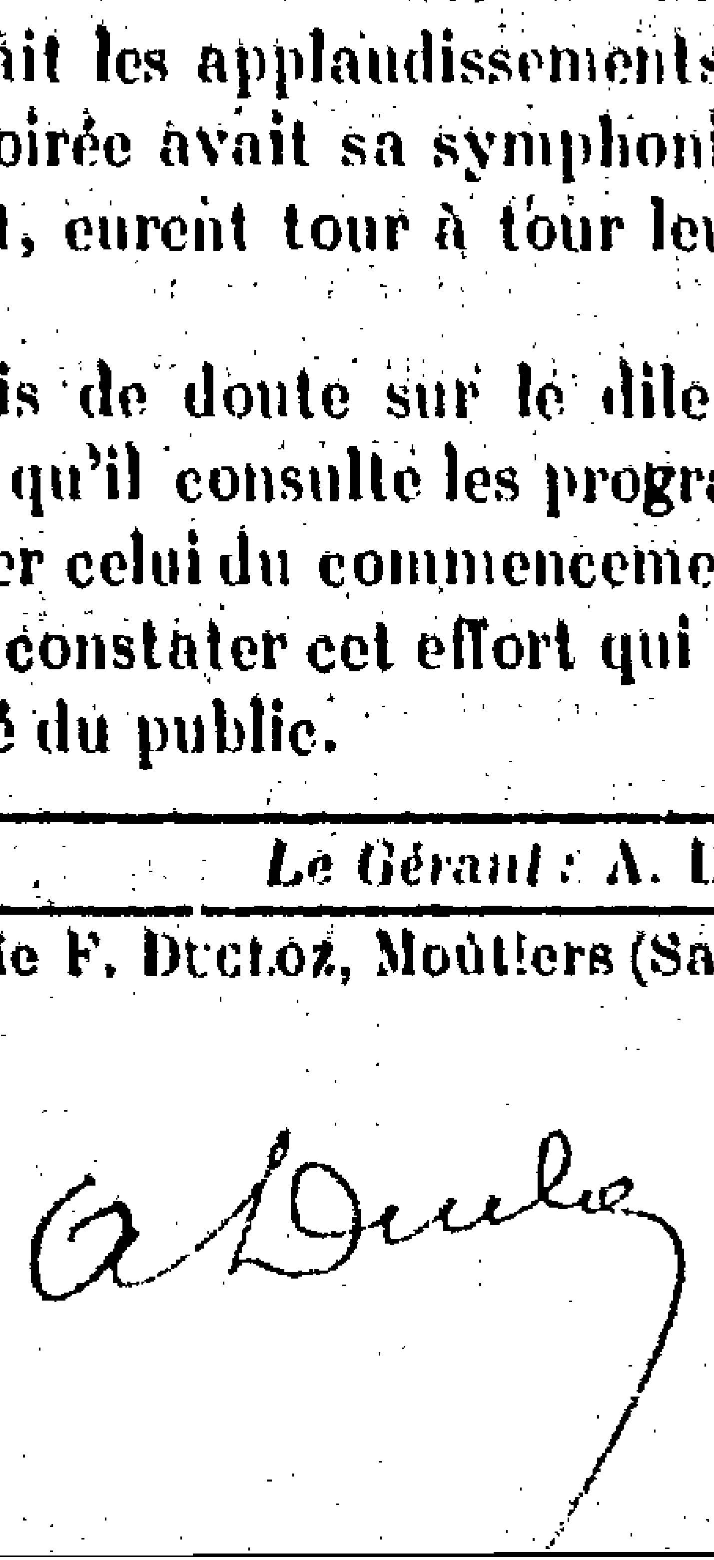
Comme chef d'orchestre, Monsieur Barrau a fait ses preuves. Les musiciens n'en disent que du bien ; c'est là un grand éloge ; que peut-on ajouter quand les artistes eux-mêmes sont heureux d'être dirigés par lui. Faut-il rappeler les soirées si brillantes d'Euterpia ? L'exécution si parfaite qui soulevait les applaudissements de toute une salle enthousiate ? Chaque soirée avait sa symphonie : Beethoven, Mendelssohn, Haydn, Mozart, eurent tour à tour leurs œuvres au programme.

Et si quelqu'un était pris de doute sur le dilettantisme qui préside à ces Soirées d'Art, qu'il consulte les programmes de ces derniers mois, et en particulier celui du commencement de Février.

La Revue est heureuse de constater cet effort qui ne peut qu'aider à une meilleure mentalité du public.

Le Gérant : A. Ducloz.

7710-08. — Imprimerie F. Ducloz, Moûtiers (Savoie)



AVIS

La *Revue* recevra avec plaisir toutes les communications ayant trait à la Mentalité, à la Psychologie, aux Phénomènes psychiques, et se mettra à la disposition de tous pour l'étude et l'expérimentation des phénomènes de ce genre.

Elle instituera aussi des moyens de contrôle qui permettront de vérifier après un certain délai et sans crainte de supercherie les expériences projetées ou en cours.